



Licence Professionnelle : « Didactique du français »

Semestre 2

Module : Approches du texte littéraire

Mme A. AFNAKAR

Dans son conte philosophique *Candide*, Voltaire s'attaque à la philosophie de l'optimisme de Leibniz qui soutient que « tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles ». Le dénigrement de cette philosophie ne se fait pas de manière directe, mais plutôt en adoptant l'ironie comme moyen biaisé pour montrer, au plus haut degré, le manque de fondement de cette doctrine, voire son absurdité. Ce récit met en scène un héros candide, bien imbibé de cette pensée optimiste, et qui découvre, à son corps défendant, les atrocités qui existent dans ce monde. Ses aventures se multiplient et se soldent par la déception, le déniaisant petit à petit quant à la réalité qui l'entoure.

En effet, dans le chapitre VI qui est à l'étude, et après s'être échappé de chez l'armée bulgare, Candide retrouve son maître Pangloss et se font tous les deux prisonniers au Portugal, au moment où un fort séisme frappe Lisbonne. Une nouvelle mésaventure dont se sert Voltaire pour « faire plusieurs coups » : dénoncer les méthodes de l'Inquisition, l'intolérance religieuse et la philosophie de Leibniz. Il nous incombera donc de montrer comment Voltaire, par le biais d'une ironie bien subtile, arrive à décrier les pratiques des hommes de religion et notamment l'Inquisition, qu'il met au service de la visée générale de l'œuvre : la mise en crise de la philosophie optimiste, en l'occurrence.

Ce chapitre s'articule autour de trois mouvements :

- 1- Du début du chapitre jusqu'à « quoique ce ne soit pas la coutume » : l'absurdité de l'autodafé décidé par « les sages » ;
- 2- La dernière phrase du premier paragraphe : l'inanité de l'autodafé ;
- 3- De : « Candide épouvanté... » jusqu'à la fin du texte : remise en question de la philosophie de l'optimisme par Candide.



Le texte s'ouvre sur l'ancrage spatio-temporel du récit : Lisbonne, juste après le tremblement de terre qui y a sévi. Cet événement est loin d'être fictif, il a bien eu lieu. Il a profondément marqué Voltaire et lui a inspiré plusieurs écrits. Dans le texte en question, il s'en sert pour y greffer l'une des tribulations de Candide, dont la signification verse toujours dans la finalité générale de l'œuvre qui est de prouver que ce monde est loin d'être « le meilleur des mondes possibles ». Suite à cette catastrophe, « les sages du pays » décident d'offrir au peuple un autodafé. Il est à souligner ici que le mot « sages » est vidé de son sens par la décision annoncée et revêt les traits de l'antiphrase : Il existe un grand hiatus entre la cause (le tremblement de terre) et l'effet (l'autodafé) : les tremblements de terre relèvent des affaires de la Providence, il est donc absurde de « décider » qu'un bûcher y changerait quelque chose. Cela rappelle plutôt les pratiques païennes. Pire encore, l'université de Coimbra fait de cet autodafé « un secret infaillible » pour échapper à une nouvelle catastrophe. Il a donc été décidé de son efficacité sans le mettre à l'épreuve. Ceci jure avec la rationalité de l'entité décisionnaire et frôle l'héroï-comique : Voltaire utilise des mots lourds de sens (les sages, l'université, secret infaillible) pour parler d'une décision complètement ridicule. Ce choix participe de la veine ironique qui sous-tend le passage et qui verse par moment dans l'humour noir. En témoigne l'atmosphère festive qui accompagne l'autodafé. Nous relevons à cet égard l'oxymore « un bel autodafé » (l.3), qui déshumanise ces « sages » (l.2) et fait ressortir leur sadisme. En effet, ils se délectent de ce bûcher offert et œuvrent à faire durer le plaisir en brûlant les condamnés « à petit feu » (l.4). Force est de remarquer également la teinte burlesque qui s'opère par l'emprunt de mots relevant du registre gastronomique pour décrire un sort qui est, le moins que l'on puisse dire, tragique. La déshumanisation (dans le sens d'ôter la dignité d'homme) touche également les personnes condamnées au supplice du feu, par le biais de l'adjectif indéfini « quelques » (l.4). L'identité de ces personnes et les critères de leur choix importent peu, puisque le spectacle et l'amusement sont garantis dans la « grande cérémonie ». Il est à souligner ici l'antithèse dans petit (l.4)/ grande (l.4) qui accentue davantage la cruauté de l'Inquisition.

Une fois la décision de l'autodafé prise, on va chercher des personnes pour les brûler (l.6), en témoigne le connecteur logique « en conséquence ». Les liens de cause à effet sont complètement subvertis et ce connecteur est dénué de sens et participe plutôt d'une démonstration par l'absurde, qui accentue la tonalité ironique du texte. Nous assistons ici à une redéfinition de l'autodafé et de ses fonctions. Il n'est plus une cérémonie de pénitence, ni une exécution d'hérétiques, mais une solution superstitieuse pour empêcher la terre de trembler et pour laquelle on va chercher, voire inventer des pécheurs pour nourrir le bûcher, en l'occurrence un Biscayen, deux Portugais, Pangloss et Candide. Le premier pour avoir épousé sa commère : le baptême ayant créé une parenté spirituelle entre eux, ce mariage constitue une sorte d'inceste. Les deuxièmes pour avoir mangé du poulet en lui arrachant le lard : ils pourraient être Juifs. Le troisième pour avoir parlé et le dernier pour avoir écouté « avec un air d'approbation ». Nous soulignons à ce niveau la gradation descendante de la gravité des crimes commis et qui pourrait s'expliquer par le fait qu'à défaut de trouver des coupables, on en fabrique. Le Biscayen est plus ou moins blâmable aux yeux de l'Église, mais pas au point de le condamner au supplice du feu ; les deux Portugais le sont moins du moment qu'ils sont Juifs ; Pangloss l'est beaucoup moins : un philosophe ne peut être considéré comme pécheur pour avoir exprimé ses idées et Candide ne l'est certainement pas, puisqu'on le soupçonne uniquement d'avoir écouté, non pas avec approbation, mais seulement « avec un air d'approbation ». Le mot « air » pousse à l'extrême la cruauté et l'injustice de l'Inquisition qui condamne Candide sans aucun motif palpable : condamner quelqu'un pour avoir écouté avec approbation est aberrant et le condamner pour avoir écouté avec un air d'approbation est complètement absurde. Voltaire condamne par le biais d'une ironie subtile l'intolérance religieuse de l'Inquisition vis-à-vis des autres religions, mais aussi vis-à-vis des Chrétiens et l'intolérance intellectuelle vis-à-vis de la pensée philosophique.

Le procès est éliminé de ou peut-être qu'il n'a pas eu lieu et la cruauté de l'Inquisition atteint son summum en emprisonnant Pangloss et Candide dans des cellules individuelles, faisant ainsi augmenter la torture ; en témoigne l'adverbe « séparément » (l.10). Pire encore, ils sont menés dans « des appartements d'une extrême fraîcheur ». Par le biais de cet euphémisme, utilisé pour faire comprendre que les condamnés ont été incarcérés dans des cachots, Voltaire dresse un tableau noirâtre des pratiques de l'Inquisition. Ce tableau s'assombrit davantage par la litote contenue dans : « dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil » (l.10). Pangloss et Candide sont enfermés dans de petites cellules obscures et froides et ce pendant « huit jours » (l.11). Ce complément circonstanciel de temps fait écho à celui de manière de la ligne 4 « à petit

feu » qui, tous les deux, renforcent l'idée du sadisme de l'Inquisition qui cherche à perpétuer la torture pour faire durer le plaisir et distraire au maximum la foule. L'idée d'amusement est fortement présente, surtout par l'accoutrement qu'on fait porter à Pangloss et à son disciple. Nous soulignons, à cet égard, l'emploi du verbe « orner » à la ligne 12. « La mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites » : cette différence des motifs pourrait s'expliquer par le fait que Pangloss est considéré comme un esprit diabolique qui diffuse des idées répréhensibles, alors que Candide, qui ne faisait qu'écouter « avec un air d'approbation », le serait en puissance, d'où les flammes renversées. Cette distinction laisse entrevoir un semblant de justice qui touche également les condamnations : le Biscayen et les deux Portugais sont brûlés, Pangloss pendu et Candide fessé. Toutefois, le déroulement de la cérémonie n'est pas approprié à cette intention affichée de justice. Les condamnés font une entrée théâtrale : « ils marchèrent en procession » (l.15). Un défilé dont la solennité se consolide par le « sermon très pathétique ». Nous soulignons à ce niveau l'intensif « très » qui accentue le sérieux de la cérémonie, mais qui jure avec l'accoutrement porté par Candide et son maître et avec la « belle musique en faux-bourdon » (l.16) qui se fait entendre. Cette description fait ressortir le ridicule de l'autodafé et de la décision de l'Inquisition qui se confirme dans les détails même. Voltaire fait culminer le comique par la fessée infligée à Candide, « en cadence, pendant qu'on chantait » (l.17). Cette peine est autant risible qu'humiliante et accentue la pointe ironique qui sous-tend ce chapitre.

Dans ce premier mouvement, Voltaire arrive donc, par le biais d'une ironie mordante, à dénigrer le despotisme de l'Inquisition, qui va au point de braver la Providence. Elle use injustement du pouvoir qui lui est délégué pour leurrer le peuple : sous son aura de rationalité, elle cache l'arbitraire de ses décisions. Ceci est d'autant plus flagrant qu'on apprend l'inanité de ce « secret infaillible ».

Dans la dernière phrase du premier paragraphe, la démonstration en porte-à-faux du premier mouvement est mise en crise, puisque « la terre trembla de nouveau ». Un coup de théâtre qui annihile l'utilité de l'autodafé et incrimine l'Inquisition. Mieux encore, elle trembla « le même jour » et de plus belle, « avec un fracas épouvantable » qui répond au chant et à la musique de la cérémonie. La décision des « sages » n'est donc pas « infaillible » et une relecture de ce paragraphe, à la lumière de cette dernière phrase, rend manifeste l'ironie de Voltaire.



Dans le dernier mouvement, nous assistons à l'émergence de l'esprit critique de Candide.

Malmené, déstabilisé et secoué comme le prouvent les qualificatifs utilisés pour décrire ses états moral et physique : « épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant », il commence à se poser des questions sur la réalité de ce monde et à remettre en question la philosophie de son maître Pangloss : « si c'est le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? ». Une question rhétorique rapportée au style direct et qui en dit long sur l'esprit travaillé (au sens étymologique) de Candide. Candide se soucie peu de ce qui lui arrive : pour être fessé, ce n'est pas nouveau, il l'a été chez les Bulgares. Ce qui lui fait mal, c'est le sort des autres. Nous soulignons à cet égard le « mais » (l.23) qui exprime l'étonnement de Candide et oppose ce qui lui arrive et qui, pour lui, relève de l'ordinaire, à ce qu'ont enduré des personnages qui sont pour lui extraordinaires, d'où l'emploi des superlatifs « le plus grand » (l.24), « le meilleur » (l.25), « la perle » (l.26) (ce mot a la valeur d'un superlatif). Ces personnages revêtent une dimension symbolique : Pangloss, l'anabaptiste et Cunégonde. Il vit par eux et à travers eux. Ils constituent pour lui des repères qui une fois perdus, il se sent en déréliction, d'où le style apostrophique et la tonalité plaintive de son propos.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que, dans ce chapitre, Voltaire arrive par le biais d'une ironie mordante à dénoncer fortement le despotisme de l'Inquisition. Cette dernière, par la décision de l'autodafé, va jusqu'à braver la Providence. Néanmoins, la terre qui tremble à nouveau sonne le glas de la crédibilité de cette instance, permettant ainsi l'émergence de l'esprit de nuance chez Candide qui continuera dorénavant ses aventures avec un esprit moins crédule.